

Le livre du mois

Réputé pour avoir couché sur la toile un nombre conséquent de modèles féminins, Courbet se retrouve lui-même dans ce livre sur le divan, mis à nu et analysé au tréfonds de son âme. Historiens de l'art, psychiatres, psychanalystes, neurologues, géologues même, se pressent à son chevet pour décrypter les motifs récurrents de ses toiles et mettre au jour les ressorts cachés de son art. Ce genre d'entreprise pluridisciplinaire et "médicale" est délicate : on n'explique rien en révélant les pathologies de l'artiste, qui, Gérard Garouste l'a bien



COURBET SUR LE DIVAN

Collectif, sous la direction d'Yves Sarfati,
Transferts de Courbet, Les Presses du réel, 2013,
384 p., 28 €.

expliqué dans *L'Intranquille*, empêche de créer et n'ont rien à voir avec un quelconque "génie". Mais ici, le dialogue entre chercheurs de tous horizons fonctionne. Les articles, classés selon une astucieuse progression, se lisent d'une traite, très agréablement pour la majorité et même avec un suspense tout policier pour certains. Qu'apprenons-nous sur Courbet, que nous ne sachions déjà ? Beaucoup finalement, sur la famille Courbet, sur le nombre d'enfants de la fratrie, dont trois moururent prématurément. Ils sont repérables comme autant de figures fantomatiques dans les œuvres de celui qui n'était en fait que le deuxième, prénommé comme son frère aîné et conçu le jour anniversaire de sa mort. On découvre la maladie et l'internement de sa sœur Zoé, dont l'instabilité mentale serait proche de celle de Courbet, instabilité qui pourrait expliquer l'hétérogénéité de sa touche. Les digressions géologiques ne sont pas moins passionnantes : elles montrent l'importance de la géographie de son pays natal pour l'enfant d'Ornans, qui incisa son nom dans l'une de ses grottes. Il la "signa" comme il l'aurait fait d'une de ses œuvres, s'appropriant sa terre pour en faire la matrice de ses paysages et de ses grandes scènes de genre. Le livre propose un éclairage et une réhabilitation non moins déterminants des tableaux de chasse de l'artiste. On regarde désormais avec un œil neuf *L'Hallali du Cerf* de 1867. Plus que *L'Atelier* de 1855, Courbet en aurait fait une véritable "allégorie réelle", en mettant métaphoriquement en scène ses collègues peintres et Napoléon III.

De nombreuses autres découvertes émaillent le volume (notamment la radiographie des *Lutteurs*, qui cache deux autres tableaux). L'essentiel est de saisir qu'en sondant le cœur de Courbet, le lecteur peut désormais le "guérir" de son réalisme et accepter le versant onirique, presque fantastique de son œuvre. Loin de tomber dans l'anecdote, les auteurs soulignent la puissance de son univers mental, sans perdre de vue les audaces formelles de ses toiles. Ils expliquent les aléas de sa fortune critique, qui tiennent en partie à l'incompréhension de cet univers. Par ricochet, ils font tous un panégyrique inconscient de l'approche monographique d'un artiste : sans connaissance fine de sa vie, de la genèse et de la datation précise de ses œuvres, comment rendre son diagnostic ? On conseille en tout cas celui de *Transferts de Courbet*, qui donne aussi envie de parcourir le pays d'Ornans, de voir l'atelier du peintre et ses fresques, redécouverts il y a peu dans une maison du village. Christine Gouzi